

## JE TE PARLAIS

A Héliodore.

Dans la vieille forêt de chênes,  
Je l'avais pris pour compagnon ;  
Dans la vieille forêt de chênes,  
Nous allions tous deux, mon mignon.  
Nous parcourions des routes pleines  
De sables blancs et de débris,  
Lentement, nous contait nos peines  
Sous les vieux arbres rabougris.  
Et, regardant les feuilles mortes  
Qu'à très petits pas tu foulais,  
Par des phrases de toutes sortes  
Je te parlais.

Je te disais, je me rappelle,  
— Ces choses-là ne partent pas, —  
Je te disais, je me rappelle,  
Te montrant la feuille à nos pas,  
Qu'ainsi notre cœur infidèle  
Un jour se fane et se flétrit,  
Et que dans notre âme immortelle  
Sont des jours de mort et de nuit.  
Et c'est ainsi que sous les branches  
Brillantes de tremblants reflets,  
Tout en suivant des routes blanches,  
Je te parlais.

Ils sont passés, ces jours de joie...  
T'en souviens-tu, mon cher, encor ?  
Ils sont passés, ces jours de joie  
Emportés par les vents du nord !  
Le printemps de nouveau verdoie,  
Les chênes sont toujours ombreux,  
Et sous le rameau qui se ploie  
Passent déjà les amoureux.  
Mais, depuis lors, mon ancien frère,  
Nos cœurs sont fermés à jamais ;  
Nul ne se souvient que naguère,  
Je te parlais.

Nul, à part moi, qui toujours pleure  
Nos tant charmantes amitiés,  
Nul à part moi, qui toujours pleure  
Nos bonheurs un jour reniés.  
Pourtant, si ton âme, à quelque heure,  
Soudain se sentait envahir  
D'une tristesse intérieure,  
Si tu sentais ce mot : haïr  
Doucement quitter ton cœur d'homme,  
Oh ! crois que, lorsque tu viendrais,  
Je te parlerais toujours comme  
Je te parlais.

Joseph Melancon

## TOILETTE ET POLITIQUE

A Mme Alix Topaze.

J'ai eu beaucoup de plaisir à parcourir votre article si joliment écrit, intitulé *Toilette*, dans le numéro du 27 juin. J'y ai pris même un vif intérêt. Cependant, ne partageant pas en tous points vos idées énoncées, souffririez-vous, sans être contrariée, qu'on pense un peu autrement que vous-même ? J'aime à croire, madame, que déjà vous avez acquiescé à ma demande, et tout de suite je me permets...

... Avec vous je trouve qu'il est interdit aux dames de s'occuper de politique ; le bon sens leur défend absolument d'aller s'exhiber dans les places publiques pour écouter les discours... Il ne leur permet pas plus d'entamer aucun sujet politique même chez elles ; elles ne doivent pas non plus en discuter... Mais je crois qu'il est fort permis aux dames d'être au courant des affaires du pays. Quand nous avons passé par le pensionnat ne nous a-t-on pas enseigné la politique de chaque époque ? Alors, pourquoi devons-nous ignorer celle du jour ? Ne remontons pas à l'histoire ancienne pour se rappeler Judith, ni à l'histoire de France pour rencontrer Jeanne d'Arc, car ces héroïnes avaient des missions célestes ; mais feuilletons nos annales canadiennes et voyons qu'en 1692, une Canadienne-française, initiée à la politique du jour, a fourni, par son sang-froid, un trait de bravoure qui sera toujours signalé dans nos pages. Mille de Verchères n'était autre qu'une femme de notre condition !

Pourquoi encore aller si loin ?

N'avons-nous pas, de nos jours, une femme qui, par ses sages conseils, a fait de son mari une des gloires politiques du pays : le grand sir John-A. McDonald !

Moi, madame, j'ai pris beaucoup d'intérêt au programme des élections dernières. Je souhaitais de tout cœur que la demande du clergé réuni fût entendue par les électeurs ; dans mon attachement à la foi catholique, je désirais que nos pauvres frères, exilés sur les rives manitobaines, voient le gouvernement pencher en leur faveur et leur rendre justice, dans une cause importante comme celle de la réclamation des écoles catholiques.

Oserai-je le dire ?...

Quand je vois mes proches fixés dans les parages manitobains... quand j'entends ces chers petits êtres, qui me sont unis par des liens de parenté et d'affection, se plaindre non seulement de l'exil, mais des droits qu'on leur enlève si injustement, mon pauvre cœur s'attendrit à leur triste sort.

Madame, vous avez en quelque sorte proféré une plainte contre votre mari déserteur qui, la tête remplie de politique, cherche un lieu où on en parlera à son gré.

Permettez-moi de le dire, messieurs : "les hommes sont quelque peu égoïstes !" Ils jouissent à ce qu'on s'intéresse de ce qu'ils aiment. Rien n'est plus simple, madame, et coûte si peu au dévouement féminin. Votre mari aime-t-il son patron ? parlez-lui en. Aime-t-il son cheval ? parlez-lui en. Aime-t-il la politique ? parlez-lui en ! Et, par ce moyen, il ne désertera pas si souvent le toit conjugal !

Quand mon cher Henri revient de son bureau, la tête harcelée par les mille et une préoccupations de la journée, il semble jouir en franchissant le seuil de son cher foyer, il court au berceau chercher une carresse du chérubin qui ne veut pas dormir avant d'avoir dit : "Bonsoir, papa !" Il soupe avec bon appétit, trouve excellent le plat que je viens de lui préparer. Il déploie ensuite les pages de son journal, les parcourt promptement en fumant son cigare et il m'en communique les principaux détails. Nous jasons de politique, je feins même souvent d'y prendre un vif intérêt, alors il ne songe presque jamais à sortir pour chercher ailleurs plus de satisfaction qu'il n'en goûte au foyer conjugal. Savez-vous ce qu'il me dit souvent : "Ma femme, je suis plus heureux que le jour de notre hymen, car j'ignorais encore ce que c'était que d'aimer."

Amies lectrices, voulez-vous garder votre mari auprès de vous ? je crois que le moyen énoncé plus haut est l'unique, essayez-le.

Vous ai-je trop contrariée, madame Topaze ? Oh ! si oui, ne m'en voulez pas je vous prie, pardonnez-moi.

Merci, madame... Je vous tire ma plus gracieuse révérence et vous dis au revoir.

LOUISETTE.

## LA PETITE MARIE

On l'a couchée il y a sept jours—son rhume de chaque hiver paraissait empirer.

—C'est une fluxion de poitrine, a dit le médecin.

Et on a posé des vésicatoires sur la peau si pâle où les os mignons marquent nettement le dessin réduit de l'élégante ossature humaine.

La mère est morte, deux ans plus tôt, phthisique ; le père vit au Cercle où il joue jusqu'à ce que les vitres des fenêtres se brouillent du ton blême des aubes précoces.

Lente et lourde, la nuit a-passé. L'enfant malade est calme maintenant,—après une grosse crise de fièvre violente et délirante, d'étouffements cruels. La vieille bonne qui la garde, écrasée de lassitude, s'est un moment assoupie. Quatre coups distants et doux jaillissent d'une pendule invisible dans la demi-obscurité des choses,—car la lampe baissée laisse de grands morceaux de la chambre dans l'ombre.

Dans le petit lit laqué, les yeux grands ouverts, immobile, l'enfant semble songer profondément. Sa respiration est courte et rompue comme s'il lui fallait s'y reprendre à deux fois pour faire pénétrer l'air dans

ses poumons. Elle a des yeux étranges qui ont comme mangé sa figure devenue extraordinairement petite, des yeux que l'on dirait glacés d'argent par le reflet de quelque mystérieuse chose qui n'est pas dans cette chambre,—que, du moins, on n'y voit pas. Son nez se pince sèchement, se marque ainsi qu'un nez de vieille femme maigre, et il y a une ombre noire aux coins rentrés de sa bouche.

Toute la petite figure est jaune, avec une sorte de tache d'un rouge vif, comme maladroitement posée aux pommettes qui sortent brusques ; de grandes mèches toutes droites de cheveux très-noirs pendent autour de sa tête, collent à son front moite.

Elle a les bras allongés sur sa couverture, les mains distendues, et tout le délicat agrafement des os se lit sur ces mains malades comme sur celles d'un squelette.

Elle songe... A quoi ?... Aux heures joyeuses où l'on joue au soleil, au livre où les images racontent de si belles histoires de fées qui aiment les petites filles sages... Qui sait ?...

Tout-à-coup, elle fait un geste, se soulève à demi, tend les bras vers une grande poupée qui gît, la tête en bas, sur le pied du lit ; mais le geste n'aboutit pas : l'enfant malade retombe en arrière.

Un peu de sang coule de sa bouche et fait sur l'oreiller une traînée mince. Les étranges yeux ont comme chaviré brusquement ; ils regardent le plafond comme si, en une agonie implorante, ils cherchaient on ne sait quoi d'absent. Les mains ont un mouvement doux et atroce qui paraît repousser quelque chose.

Et voici, très léger, un bruit qui coube le silence à intervalles réguliers ; avec les minutes le bruit augmente, s'élève, emplit d'horreur la chambre silencieuse.

La vieille bonne dort toujours, à côté de l'enfant dont les yeux renversés cherchent dans le vide on ne sait quoi d'absent, dont les misérables petites mains maigres repoussent quelque chose de leur geste atroce et doux ; la vieille bonne dort près de l'enfant qui râle.

Et cela s'accélère, le bruit funèbre ; cela s'interrompt et cela reprend. Le temps passe. Maintenant, le râle devient plus lent... plus lent... s'éteint... se ranime encore... C'est fini.

Un grand silence règne...

Puis, un homme est entré. Il est blême d'une laide pâleur, avec, au plastron de sa chemise de soirée, ces fripures qui disent les veillées perverses. La vieille bonne s'est réveillée brusquement ; elle vient à lui.

—Eh bien ? dit l'homme — c'est le père — elle va mieux ?... Elle a l'air bien calme... Elle dort, n'est-ce pas ?

—Oh ! oui, monsieur, elle dort... elle dort très bien.

JULES RICARD.

## LA FEMME MONDAINE

La vie de la femme du monde est comme un salon, il y a là de l'éclat, des parfums et des fleurs aux jours de ces fêtes fantastiques où tout est enivrement, séduction ; mais revenez le lendemain : les lumières sont éteintes, les parfums dissipés, les meubles en désordre et couverts de poussière.

Il en est de même dans une âme mondaine : pour un quart d'heure d'éclat, voyez combien il y a de lumières de foi éteintes dans ce cœur, que de désordre dans ses pensées, que de parfums de solitude dissipés, que de poussière, reste impur des fêtes de la veille.

Elle a eu peur du silence de la vie cachée ; elle aura la tristesse de la vie publique ; elle n'a pas voulu être un tabernacle, elle sera une place publique.

Le monde contemporain est une mine à médiocrités.

—PAUL BOURGET.

Avoir de la résignation dans les souffrances est une marque qu'on est proche de Dieu et de ses misères.—MARIE DE L'INCARNATION